

Cinéastes de Vancouver

Guy L. Côté

Volume 8, numéro 2-3 (44-45), mars-juin 1966

Cinéma si.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, G. L. (1966). Cinéastes de Vancouver. *Liberté*, 8(2-3), 64–66.

cinéastes de vancouver

"Et je voudrais partager mes sentiments, mes intuitions, ma joie, ma tristesse, mon effroi, ma colère. Et puisqu'un certain nombre de choses provoquant ces émotions en moi, je voudrais les reproduire sur l'écran du cinématographe, ou tout du moins indiquer quelques-unes des situations qui induisent ces sentiments, afin que d'autres puissent les ressentir comme je les ai moi-même éprouvés."

Ces paroles d'Ain Soodor, cinéaste de Vancouver, furent prononcées lors d'une entrevue à laquelle assistaient Robert Russel et moi-même, venus à la découverte d'un cinéma documentaire encore inconnu, et qui se révélait à nous comme très personnel et très attachant. Nous étions à l'automne de 1963.

Ain Soodor, benjamin de l'équipe que nous surnommions déjà "l'école de Vancouver" (à leur grande surprise d'ailleurs), ne se voyait même pas en cinéaste. Producteur à la TV, il avait réalisé, avec des moyens de fortune, deux films de quinze minutes qui devaient s'insérer dans un programme du genre "Aujourd'hui". L'un d'eux, JAPANESE GYMNASTS, serait par la suite sélectionné pour le Festival del Popoli, à Florence; l'autre, HYCROFT HOUSE susciterait une violente réaction de la part de l'administration de la C.B.C. (question de désécration cinématographique d'un lieu historique vénéré) et mettrait fin, temporairement, à sa carrière de cinéma. Ces deux films, d'ailleurs, n'avaient été terminés que grâce à Stanley Fox, chef de la section du film et administrateur des services de caméra et de montage. Fox, depuis longtemps, a parrainé les cinéastes de Vancouver et leur a permis, en douce, de figoler leurs films malgré des exigences contraignantes d'horaire et de budgets.

A côté du célèbre SKI ROW d'Allan King (étude émouvante de George Robertson VICTORIA 100, documentaire satirique sur WORLD GAMES, catalogue passionnant des jeux d'enfants), d'Arla Saare (Cariboo Rodéo), de Gene Lawrence (Michel), de Michael Rothery, de Ron Kelly, de Doug Gillingham.

Pourquoi cette école de Vancouver ? On se plaisait alors quelquefois d'appeler ces productions des "*pre-recorded telecats*", n'osant pas employer le mot *film* pour signifier des émissions qui, pourtant, en étaient. Vancouver, isolée des grands centres de l'est du Canada, s'était tournée vers le film, qui seul pouvait apporter aux écrans de la Colombie Britannique les images de cette province. La frontière psychologique des Montagnes rocheuses a toujours d'ailleurs suscité chez ces gens de la côte du Pacifique un certain type d'insularité issu d'une fierté locale bien légitime.

Il faut avoir visité Vancouver pour comprendre jusqu'à quel point les montagnes, la pluie, la forêt, le port, les rodeos, les Indiens, sont des constantes dans la vie de tous les jours. Bien entendu, Vancouver est une grande ville, et ses deux universités sont de jalouses rivales; mais à côté de la vie intellectuelle, on sent tout près de soi la présence physique du reste de la province. C'est une présence intime, familière, que les cinéastes de Vancouver nous communiquent avec beaucoup d'affection. Il faut voir PEMBERTON VALLEY, description lyrique d'une région agricole à l'intérieur de la province, et de la vie de ses habitants (film d'Allan King et de George Robertson), pour s'apercevoir qu'il souffle dans ce cinéma, quoique sur un mode mineur, une fraîcheur et une générosité dont font rarement preuve certains cinéastes canadiens très chevronnés de Montréal ou de Toronto.

Ne croyez pas que notre enthousiasme, à Bob Russel et à moi, sera nécessairement partagé par un Louis Marcorelles, ou un Patrick Straram, (ou un André Martin). Ce cinéma de l'ouest n'a pas l'éclair du génie qui portera ses oeuvres aux plus hautes récompenses des palmarès internationaux. Mais je trouve très séduisant que la modestie, la générosité, la simplicité et la tendresse l'emportent là-bas sur tout le tra-la-la du film d'auteur dans lequel on épanche son âme, on raconte ses doutes intérieurs ou on se prépare à la révolution politique.

Allan King, le plus célèbre des cinéastes de Vancouver, parcourt maintenant le monde, toujours pour la télévision canadienne. Des films comme RICKHAW (sur un coureur de pousse-pousse

aux Indes) ou **RUNNING AWAY BACKWARDS** (sur une colonie de Canadiens établis aux Baléares) témoignent du même style et des mêmes préoccupations qui caractérisent ses premiers films produits à Vancouver. Aujourd'hui, **RUNNING TO INDIA**, de Georges Robertson, continue à poser le problème de la vie en termes très simples mais très fondamentaux; la poursuite du bonheur. **RUNNING TO INDIA** raconte l'histoire d'une famille de Sikhs à Vancouver. Immigrés volontaires, à la recherche d'une nouvelle vie, ils s'échappent dans leur imagination vers leur pays natal, oubliant la pauvreté et la misère qu'ils y ont laissées et ne retenant que la richesse des traditions qu'ils s'efforcent en vain de transplanter dans leur pays d'adoption.

Cette même compassion pour l'être humain se retrouve chez Philip Keatley qui réalise depuis trois ans une série de films dramatiques dans la série "Cariboo Rodeo". Deux d'entre eux, **EDUCATION OF PHILISTINE** et **HOW TO DRAW A QUARTER HORSE**, sur des scénarios de Paul St. Pierre, réunissent à évoquer une saveur régionale indéniable, mêlée d'un humour intimiste et très anglo-saxon. Ces films ont été diffusés à travers le Canada par l'émission "FESTIVAL".

Mais le film le plus personnel des quelques dernières années, **STRANGE GREY DAY THIS**, de Maurice Embra, étude intérieure de la vie d'un poète beatnik de Vancouver, Bill Bessett, n'a jamais été vu dans l'est du Canada. Embra est l'héritier spirituel de Allan King.

J'ai revu les cinéastes de Vancouver il y a un mois. Ils sont moins nombreux qu'avant, car plusieurs ont quitté les studios du Pacifique pour se diriger vers ceux de Toronto, de Montréal, de Londres. Les moyens techniques et budgétaires offerts à ceux qui restent sont toujours fort modestes mais j'ai presque eu l'envie d'y demeurer moi-même quelques mois pour y tourner un film. Car même si le vent cinématographique qui souffle sur Vancouver n'est pas aussi passionné que celui qui déferle sur Montréal, la compassion humaine reste une constante du cinéma de Vancouver... Et c'est la compassion qui donne la vie au cinéma.

GUY L. CÔTÉ